

LA MEMOIRE DE L'AME

EXTRAIT

Partie 1

Sg HORIZONS

Copyright © 2014 Sg HORIZONS
All rights reserved.

ISBN: 979-10-92586-10-7

PROLOGUE

Je m'aperçois très vite que ce phénomène semble s'être produit dans plusieurs villes du monde : Paris, New York, Bombay, Moscou et tellement d'autres. Je ne peux détacher mon attention de ces gens, ces « anges » qui tombent du ciel. Je me demande si le terme dont on les a affublés est le résultat

Barry était ce que l'on appelle « un vieux de la vieille » de la police de Toronto. Il en avait vu de toutes les couleurs durant sa longue carrière de plus d'une trentaine d'années dans cette ville qu'il connaissait comme sa poche. Il se plaignait souvent et enviait ceux qui n'avaient pas conscience de la part d'ombre qui se cachait dans cette grande métropole en pleine expansion du Canada. Pourtant, c'était la voie qu'il avait choisie.

Malgré tout, il lui arrivait encore d'être surpris dans sa tâche quotidienne pour la protection de gens vivant dans sa ville. C'est ce qui se produisit quand il reçut cet appel sur la radio alors qu'il venait de prendre place dans son véhicule avec sa jeune recrue qu'il devait chaperonner. Dieu sait qu'il n'était pas très doué pour être le mentor de qui que ce soit.

— À toutes les unités, veuillez vous rendre à l'université, beaucoup de témoins nous signalent des explosions à la bibliothèque Robarts.

Barry croisa le regard surpris de Jamie. Il se composa une mine blasée pour ne pas effrayer le jeune.

— T'inquiète, je suppose qu'une tête d'ampoule a fait exploser le labo dans le bâtiment d'à côté, déclara nonchalamment Barry.

Le jeune sourit, mais la lueur d'inquiétude demeura dans son regard. La population ne pouvait que s'inquiéter des risques d'attentats ou autres violences toujours plus nombreux et étalant leur lot de morts et d'atrocités aux actualités. Barry mit le contact et la voiture démarra rapidement. Les pneus crissèrent sur l'asphalte. Le véhicule, après avoir traversé en partie la ville arriva devant l'une des entrées de l'Université de Toronto. Celle-ci se trouvait au cœur de la cité et comme tout campus américain, elle n'était pas cloisonnée ou isolée, permettant à tous d'y circuler librement. Barry observa d'un œil médusé les détonations résonnant dans le centre-ville. Les passants s'étaient arrêtés pour satisfaire leur curiosité et les agents de l'ordre couraient dans tous les sens afin de contrôler la foule. Tous étaient les témoins de ce qui semblait tout droit sortir d'un film de guerre. Les déflagrations éclataient par intermittence, des jets lumineux éclaboussaient le ciel et les parois de verre des illustres édifices, le tout sans hurlements, sans aucune personne fuyant ce lieu empli de danger. La scène était irréaliste.

— Qu'est-ce qu'on fait chef ?

Barry se retourna et réalisa qu'il observait cela durant plusieurs minutes, la bouche ouverte.

— Je connais un raccourci pour atteindre le bâtiment en question, dit-il en reprenant le contrôle de la situation.

La voiture s'élança et se fraya un chemin dans le dédale des immeubles et finit par arriver sur le lieu d'où semblait provenir tout ce vacarme. Barry sortit de l'auto et ouvrit le coffre. Il constata la présence de deux véhicules de police supplémentaires sur les lieux.

— Barry, où sont les autres ! lança Lucie en s'avançant vers eux suivie de son coéquipier qu'il ne connaissait pas.

— Bloqués. Quelle est la situation ? s'enquit-il en passant son gilet par balle et en tendant le second à sa recrue.

— Nous venons juste d'arriver et il faut croire que nous sommes des veinards puisque nous sommes les premiers ! expliqua-t-elle.

— Et ceux de l'autre voiture ? demanda-t-il en regardant celle-ci.

— Vide. Ils doivent être à l'intérieur.

— Probable, dit Barry en refermant d'un coup sec son coffre.

— On y va chef ? trépigna Jamie en regardant l'immeuble duquel provenait une nouvelle détonation.

— Il nous faut des renforts et...

Barry ne put finir sa phrase, car une autre explosion bien plus importante que les précédentes envoya à terre les quatre policiers. Barry, les oreilles sifflantes, se retourna sur le flanc, cherchant des yeux ses collègues afin de s'assurer de leur état, mais ne vit que le bâtiment en feu.

Il prit appui sur le capot de sa voiture et se releva péniblement en pensant que tout cela n'était vraiment plus de son âge. Il porta un regard circulaire sur tout ce qu'il entourait et constata que les autres étaient eux aussi sonnés, mais en vie. Lucie aida le jeune bleu à se relever. Satisfait, il reporta son attention sur le bâtiment en feu provoquant des tourbillons de chaleur intense vers le petit groupe. Il leva la main afin de se protéger le visage de la fournaise quand il crut apercevoir une silhouette au milieu des flammes.

Son instinct de policier aiguisé durant sa longue carrière prit le dessus.

— Lucie, appelle les pompiers ! Il y a des personnes à l'intérieur, hurla-t-il en se dirigeant de l'entrée de l'immeuble en proie aux flammes.

— Chef, Nom de Dieu, ne faites pas le con, cria Jamie.

Toutefois, Barry n'écouta pas. Il s'approcha autant qu'il lui fut permis, mais le mur de feu ne le laissa pas passer. Il s'interrogea s'il avait bien vu cette silhouette un instant plus tôt quand celle-ci réapparut soutenant un autre individu.

Il s'arrêta devant ce spectacle. Les deux silhouettes n'étaient qu'à quelques mètres de lui pourtant il était dans l'incapacité de les rejoindre pour leur porter assistance. D'ailleurs, il se demanda si cela était nécessaire étant donné qu'ils ne semblaient nullement être affectés par le brasier celui-ci se rétractant sur leur passage. Il resta là, immobile, alors que les deux silhouettes s'avançaient lentement vers lui éclairés par les lueurs mouvantes des flammes autour d'eux.

Les secondes défilèrent et il fut enfin permis à Barry d'être assez proche de la jeune femme pour la contempler. Frêle, d'apparence fragile qui cependant semblait capable de défier les lois de la physique. Un regard, des prunelles d'un vert émeraude qui captura l'agent par la profondeur infinie qui s'en dégageait. Le corps qu'elle soutenait glissa au sol, sûrement trop lourd à porter pour une personne à la physionomie vulnérable. La jeune femme se tourna lentement vers le bâtiment, les deux mains en l'air et fredonna des mots que Barry ne comprit pas. Le brasier qui consumait un instant plus tôt l'édifice s'éteignit lentement.

La chevelure d'un noir d'ébène flotta autour du visage angélique lorsqu'elle se retourna à nouveau vers l'agent. Elle se saisit de l'autre et posa un regard profond sur Barry. L'instant suivant, celui-ci ne fit face qu'à un espace vide.

1

Un mois plus tôt.

La sonnerie annonçant la fin du cours me fit sursauter. Je revins sur terre en cessant de regarder le ciel à travers la fenêtre. Une fois encore, j'avais été distraite. Je reportai mon attention sur la classe en me demandant, pour la millième fois, pourquoi j'avais choisi ce cours de psychologie dans mon cursus universitaire. Sûrement pour faire comme les autres. Je m'activai mollement à rassembler mes affaires et fourrai le tout dans mon sac en bandoulière. J'avais pris pour habitude d'être l'une des dernières à quitter la classe afin d'éviter la foule que j'avais en horreur.

Une fois prête, je me dirigeai vers le couloir.

— Encore à la traine à ce que je vois, lança une voix féminine, que je reconnus comme étant celle de l'une de mes rares amies dans ce bahut.

— Je m'en voudrais de te décevoir, Alex, répondis-je en me retournant vers elle.

Celle-ci était nonchalamment appuyée sur le mur, les bras croisés sur sa poitrine. Ce jour-là, elle portait une jupe de coton rose sur des collants noirs. Le climat automnal ne lui permettait pas de porter un de ses minihauts habituels qui faisaient pâmer d'envie ou de jalousie selon le sexe des étudiants.

Elle se redressa et vint à moi pour glisser un bras sous le mien ce qui avait le don de me mettre mal à l'aise. Je n'étais pas le genre à attirer l'attention sur ma personne, et les gestes amicaux qu'Alexa aimait me prodiguer pouvaient passer pour de la provocation dans notre société lisse et non démonstrative. Ce comportement l'a complaisé afin de se distinguer des autres qu'elle considérait comme des suiveurs d'un système restrictif et sans véritable liberté tant proné par ces mêmes personnes.

Alexa était l'opposée de ce que j'étais. Elle possédait une grande confiance en elle que je lui enviais secrètement. Elle se moquait de ce que les autres pouvaient penser de son comportement. Ces tenues vestimentaires lui servaient à se démarquer, à se rebeller contre les dictâtes que l'on souhaitait nous imposer. Elle aurait pu aisément passer pour l'une des poupées de l'université, avec sa beauté et sa plastique de rêve, si elle ne se montrait pas aussi effrontée.

— Ne me dis pas que c'est un nouveau piercing, remarquai-je en apercevant le bijou à l'éclat argenté accroché à son arcade sourcilière droite.

— Tu as remarqué, je viens de me le poser, expliqua Alexa en stoppant net devant une fenêtre afin d'admirer son oeuvre.

— Tu avais pourtant cours, non ? Tentai-je.

Elle souleva négligemment les épaules.

— Cela ne valait pas la peine que j'y assiste, se justifia-t-elle pour s'y être absentée.

Elle revint vers moi et nous reprîmes notre chemin en slalomant entre les étudiants, dans les couloirs de l'université de Toronto. J'aimais ce lieu qui ressemblait plus à une école d'Europe avec ses vieilles pierres et son style à la « Harry Potter » que les bâtiments du type industriel et moderne que l'on pouvait voir dès que l'on s'aventurait à l'extérieur de l'université. Je regardai comme toujours le sol, me contentant de quelques regards furtifs sur la foule afin d'éviter de percuter quelqu'un.

— Tu pars toujours voir tes vieux ? demanda Alexa.

Mon anniversaire tombait durant le long week-end de Thanksgiving fêté aussi au Canada.

— Oui. Je reviens mardi soir comme convenu.

— Je ne vois pas pourquoi tu vas les rejoindre. Nous pourrions sortir danser ce soir, il y a un nouveau groupe trop cool en ville ! me proposa-t-elle.

— J'aurais sauté sur l'occasion, même pour une soirée en ville, mais ma mère tient à ce que je les rejoigne. J'espère seulement qu'elle n'a invité personne, expliquai-je avec une moue de dépit face à ce qui m'attendait connaissant ma mère.

Je réajustai mon sac sur mon épaule pesant plus lourd qu'à l'accoutumée puisqu'il contenait quelques affaires de rechange pour ce week-end forcé. Nous arrivâmes sous un magnifique auvent de pierre donnant sur l'un des espaces verts disséminés entre les bâtiments de l'institution qui s'élevaient au coeur de la ville moderne de Toronto. Un fragment de passé et de quiétude au coeur de l'ambiance bruyante et citadine que réservait cette mégalopole. Les arbres étaient parés de couleurs chaudes allant du rouge éclatant au jaune. Encore une fois, j'adorais cette saison automnale qui nous offrait un ravissement pour les yeux.

— Tu parles ! Je te souhaite bien du courage. Normalement, les anniversaires servent de prétexte à faire ce que l'on aime et pas à tenter de faire plaisir aux autres, si tu veux mon avis, grommela Alexa.

Je ne répondis rien car je savais que dans le cas contraire, je devrais justifier durant des heures à mon amie pourquoi j'agissais ainsi. Je devais me rendre à la gare afin de rejoindre ma ville natale de Kingston se trouvant à quelques heures en train.

— Je dois filer, Alex. On se dit à mercredi, dis-je en accélérant le pas.

— Attends ! lança-t-elle en m'agrippant par le bras.

— Bon anniversaire en avance ma vieille, m'annonça-t-elle en me tendant un petit coffret.

Je m'en saisis, surprise de cette attention et l'ouvris en y découvrant un bracelet torsadé de deux métaux. Il ne possédait aucune fermeture seulement un petit espace permettant d'y glisser mon poignet ce que je fis.

— Il est beau ! murmurai-je en caressant le métal.

— Il est fait d'argent et de bronze. Je l'ai trouvé dans une brocante en ville. Bon ! Appelle-moi si tu reviens plutôt.

— OK, merci, lançai-je alors qu'elle s'éloignait rapidement, preuve qu'elle n'était pas si insensible qu'elle le laissait paraître.

Je m'élançai sur les trottoirs de la ville préférant marcher plutôt que de m'enfermer sous terre avec des milliers d'autres gens dans le métro. De plus, la gare n'était qu'à une dizaine de minutes de marche en direction du vieux Toronto, en bordure du lac Ontario.

Trois heures plus tard, j'arrivais en gare de Kingston où je patientais durant plusieurs minutes avant de voir apparaître la berline grise de ma mère. Je me précipitai sous la pluie, à sa rencontre. J'ouvris la porte et pris place sur le siège passager.

— Ne me dis pas que tu n'as pris que ce sac, lança agacée ma mère.

— Bonjour aussi, Man. Oui, j'ai pris quelques rechanges, murmurai-je.

— Heureusement que je pense à tout, dit-elle en reportant son regard sur la route.

Comme à chaque fois, elle passa tout le temps du trajet à discuter avec ses amies par le biais de son kit mains libres. En me fiant à ses dires, cela annonçait ce que je redoutais le plus : ma mère préparait une petite réception pour le lendemain à l'occasion de mon

anniversaire.

L'alarme de mon téléphone retentit et je me réveillais en prenant mon temps. Je reconnus l'odeur familière de ma chambre, qui avait bercé mon enfance et allumai la lampe de chevet qui déversa sa lumière me confirmant que j'étais bien chez moi. Quoique j'avais toujours autant de mal à considérer cette maison comme mon foyer. Il était évident qu'une maison était l'endroit où l'on se sentait bien, en paix. Or, ici, c'était tout le contraire. Ma mère menait une tyrannie et mon père, bien que je l'adorasse, était trop absent et effacé pour pouvoir s'y opposer et m'apporter sa présence si réconfortante. La matinée se déroula dans une solitude habituelle. En fin d'après-midi, ma mère me rejoignit enfin.

— Bon anniversaire, ma chérie. Je n'arrive pas à croire que tu as vingt et un ans. Cela me vieillit, s'exclama-t-elle en pénétrant dans la pièce. Je t'ai acheté une tenue plus... appropriée pour la petite fête. Prépare-toi, les invités ne devraient pas tarder, dit-elle en posant une robe sur mon lit.

— Maman, il ne fallait pas... tentai-je.

— C'est l'anniversaire de ma fille unique, bien sûr que cela mérite de recevoir nos amis, lança-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Allons dépêches-toi Ilyana, gronda ma mère en me voyant immobile à mon bureau.

Puis, elle sortit. Je me levai, résignée, et me dirigeai vers mon lit. Elle m'avait acheté une robe, alors qu'elle savait que je détestais porter cela. Je pris à nouveau, une douche afin de me détendre, bien que cela n'eût que peu d'effets. Je pris soin de brosser mes longs cheveux noirs, les attachais en une queue de cheval habituelle. J'apposai un très léger maquillage mettant en valeur ce que je considérais comme la seule chose passable de ma physiologie à savoir mes yeux vert émeraude.

Mon père admirait mon regard qui lui rappelait celui de sa mère. Il était la seule personne que j'aimais véritablement dans ce monde, mais il était si souvent en déplacement que je ne le voyais que très peu. Malgré tout, je ne pus m'empêcher de cacher mon visage sous une frange bien large m'arrivant au niveau des yeux.

Une fois encore, je me dirigeai vers la fenêtre de ma chambre pour voir si la voiture de mon père était garée dans l'allée devant la maison, preuve de sa présence. La place au côté de la berline de ma mère demeurait vide. Je me tournai et me décidai enfin à passer la robe, d'un vert chatoyant. Ma mère savait plaie et en attendait autant de sa fille.

— Heureusement qu'elle n'a pas choisi une robe avec un col en V, grondai-je.

Je m'approchai du miroir et vis une jeune femme de petite taille, fluette pouvant facilement se fondre dans la masse. Je n'avais pas les formes voluptueuses d'Alexa, ce qui contrariait ma mère. J'entendis la sonnerie de l'entrée, annonçant l'arrivée des premiers invités de ma mère. Car il était évident que ce n'était pas mes amis, mais les siens. J'avais toujours été une enfant discrète et les seules connaissances que je m'étais faites durant mon adolescence étaient partis pour différentes universités. Je glissai mes pieds dans des ballerines noires et rejoignis ma mère au rez-de-chaussée.

— La voilà enfin, la reine de la journée, lança la voix nasillarde de la meilleure amie de ma mère qui me prit dans ses bras.

— Où sont passés nos vingt-et-un ans, Élisabeth ? ajouta-t-elle à l'attention de ma mère, en me relâchant.

— Je rêve ou elle a encore perdu du poids depuis l'année dernière. Il faudrait que ta fille se remplume un peu, si tu veux mon avis, Liz, commenta une autre.

Ma mère vint à moi et me défit ma queue de cheval en libérant les cheveux d'un regard sévère, sans me demander la permission.

— Tu as raison Élisabeth, avec des cheveux pareils, je ne vois pas pourquoi elle s'échine à les attacher, ajouta une autre commère.

La soirée se déroula ainsi, gênée d'être l'attention de toute une assemblée composée de gens plus agée que je ne l'étais.

— Il serait temps Ilyana, me glissa ma mère pour la deuxième fois depuis la fin du repas.

— Non, nous devons attendre, contredis-je.

J'étais du genre docile avec elle, sachant par avance que mes efforts désespérés pour lui faire comprendre mon point de vue n'aboutiraient jamais. Mais pour cela, pour attendre la venue de mon père, je me battrais jusqu'au bout. Je savais à quel point cela comptait pour lui de participer au moment du gâteau étant donné qu'il avait plusieurs fois manqué cela dans ma vie.

Mon père, pilote de ligne, finit par arriver, une quinzaine de minutes plus tard. Je guettais depuis le début de la soirée la porte d'entrée et dès que je le vis apparaître sur le pas de la porte, je m'avançai rapidement et me jetai dans ses bras en riant.

— Papa, je suis si heureuse que tu sois présent cette fois, lui soufflai-je.

— Je suis là ma chérie, répondit-il.

— Laisse-moi d'admirer, me dit-il en m'éloignant de quelques centimètres de lui.

— Papa ! le grondai-je, gentiment.

— Tu es comme toujours magnifique, me complimenta-t-il.

— Tu exagères. C'est sûrement dû au fait que l'on voit toujours ses enfants comme les plus beaux, contredis-je, gênée.

— Je pense surtout que tu as hérité de la beauté inhérente de ta famille paternelle, plaisanta-t-il.

— James, maintenant que tu es là, nous pouvons souffler le gâteau de notre fille, héla ma mère de l'autre côté de la pièce.

Je glissai ma main dans celle de mon père et nous rejoignîmes le groupe autour du gâteau pour nous soumettre à ce rituel. Une fois fait, vint le moment des cadeaux que ma mère appréciait tant. Je me demandais si c'était pour cela qu'elle invitait toutes ces connaissances. On m'offrit beaucoup de vêtements que je ne mettrais probablement jamais tant ils étaient trop chics ou voyants, à l'opposé de mon style déconcentré.

— Je t'ai ramené cela de l'un de mes voyages en Europe, dit mon père en me tendant une boîte.

C'était un rituel entre lui et moi. Il m'offrait toujours pour mes anniversaires, l'une de ses trouvailles provenant de différentes parties du globe. J'ouvris son cadeau et découvris un magnifique pendentif en argent.

— Papa ! Il est magnifique ! Je l'adore ! dis-je en me serrant dans ses bras.

— Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il était fait pour ma petite fille, sourit mon père.

— De l'argent, James, tu aurais pu lui offrir un bijou en or, tout de même, persifla ma mère.

Je glissai le pendentif autour de mon cou et l'attachai. Je souris de complicité à mon père en serrant le bijou. Il savait que j'adorais son présent et il n'y avait que cela qui importait.

Après la remise des cadeaux, les personnes ne m'accordèrent que peu d'attention ce qui m'arrangea parfaitement. Je m'éclipsai dans ma chambre, heureuse de retrouver mon cocon

de solitude. Je me démaquillai et retirai cette robe pour le moins inconfortable. On frappa à la porte.

— Entre, papa, invitai-je en sachant par avance qui c'était.

Celui-ci pénétra dans la pièce.

— Je souhaitais avoir un petit moment avec toi, car je pars demain pour une énième formation ma chérie.

— Déjà ? si tôt ?

Il vint s'installer sur le lit à mes côtés. Il paraissait fatigué et las.

— Papa, tu ne devrais pas travailler autant, sais-tu ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Vas-tu rester ici jusqu'à mardi ? Avec ta mère ?

— Non. La seule raison qui m'aurait fait rester, c'est toi, mais puisque tu pars...

Nous nous sourîmes de complicité.

— Dis à ta mère que tu dois rentrer pour participer à une fête sur le campus. Cela marchera, proposa-t-il.

— Très bonne idée, merci Pa.

— Je te laisse, ma chérie. Bonne nuit, dit-il en apposant un baiser sur mon front.

Je pris place dans mon lit et sombrai dans un sommeil, plus que bienvenu. Quelqu'un me secouait. Cependant, je me sentais si épuisée que je ne réagis pas. Soudain, une énorme explosion me réveilla complètement. Mes yeux s'ouvrirent sur une lumière vive. Je ne reconnus rien de l'endroit où je me trouvais, se résumant à un monde gris, morne et froid. Je réalisai que je n'étais plus chez moi.

« Où étais-je ? »

2

— Qu'est-ce que tu fous ? Ce n'est pas le moment de faire la sieste ! lança d'une voix colérique une personne près de moi.

Une douleur sourde emplît ma tête. Je ressentis un état de fatigue extrême, mais me forçai à ouvrir les yeux devant l'urgence que j'avais perçue dans la voix de l'homme que je ne connaissais pas. Avec surprise, je pris conscience que j'étais assise, à même le sol détrempe, serrée au milieu d'un groupe d'hommes. Il y avait beaucoup d'agitation autour de moi, des gens criaient. Tout me sembla inhabituel, étrange. Je ne reconnaissais rien.

Étais-je en train de rêver ? me demandai-je.

Des odeurs m'assaillirent. La transpiration des corps, la fragrance iodée de la mer toute proche, et d'autres que je ne saisisais pas. Les visages des personnes autour de moi reflétaient de l'inquiétude, de l'angoisse sous la crasse qui masquait leurs traits. J'étais réellement déboussolée.

— Allez ! Tout le monde en position ! En ligne. J'ai dit en ligne ! vociféra l'individu qui m'avait interpellée.

La personne à ma droite me tira, m'obligeant à me mettre debout. Une opaque fumée obscurcissait tout. Avant même que j'en aie l'intention, je me glissai entre deux d'entre eux et avançais au pas de course en tentant de comprendre ce qu'il m'arrivait. Acollée aux autres, je fus forcée de suivre le mouvement et à descendre plusieurs marches. Je me retrouvai à nouveau coincée entre une multitude de silhouettes, tellement serrées qu'elles me maintenaient debout. Je ressentais des vertiges et, sans eux, je me serais étalée sur le sol depuis un moment.

— Sur vos gardes, il y en a un en approche, lança un homme au-dessus de la foule.

Je me recroquevillai et vis une ombre planer sur la cinquantaine d'individus m'entourant. Puis une détonation assourdissante éclata. Mes yeux s'ouvrirent en entendant les cris de souffrance des personnes autour de moi. Certains se tordirent de douleur, d'autres furent engloutis dans cette marée humaine, sans que j'en connaisse véritablement la raison. Jusqu'à ce que je regarde un homme se tenant d'une main la partie droite de sa tête en hurlant de douleur. Quand il la retira, je constatai que son oreille n'y était plus.

« *Mon dieu, je veux me réveiller de ce cauchemar* », hurlai-je en paniquant.

Cependant, à mon plus grand désarroi, aucun mot ne sortit de mes lèvres pincées.

— Soyez prêts à débarquer, s'écria un des chefs.

« *Débarquer ? C'était donc pour cela que le plancher me paraissait instable.* » pensai-je.

Le sol, ou plutôt la petite embarcation sur laquelle nous étions, tanguait de gauche à droite sur une mer agitée. Des bruits sourds martelaient par intermittence la cacophonie qui emplissait l'habitacle. Je ne comprenais rien à ce qu'il m'arrivait et souhaitais désespérément sortir de ce cauchemar effrayant et très réaliste.

J'ordonnai à mon corps de fuir, mais celui-ci ne répondit pas. Je n'avais aucun contrôle sur tout ce qu'il se passait. Cela ne s'était jamais produit dans l'un de mes songes, enfin de tous ceux dont je me souvenais. Des milliers de questions fusèrent en moi pour saisir ce qu'il m'arrivait, sur le fait que c'était la première fois que je ne pouvais agir sur un de mes rêves. Je me raccrochai désespérément à l'idée que cela ne pouvait être la réalité.

Soudain, je sentis une poussée à l'arrière. Je m'avançai difficilement en ne pouvant voir le terrain recouvert d'obstacles sous mes pieds. Une main m'attrapa par le bras et me força à monter sur le quai, comme tous les autres.

Sur la terre ferme, je tournais la tête sans que j'en aie l'intention et mon regard tomba sur le navire empli de cadavres d'hommes morts.

« *Mon dieu, c'est ce sur quoi j'ai marché* », réalisai-je, saisie d'effroi.

L'empressement de la foule me contraint à continuer d'avancer. Des milliers de personnes agglutinées en ce lieu de chaos, semblaient tout aussi désespérés que moi. Des individus agonisaient sur des sortes de brancards à même le sol. Je réalisais avec horreur qu'il manquait un membre à certains. Je levai mon visage vers un paysage de destruction, de ruines. Des volutes de fumée noire provenant de l'incendie de certains bâtiments obscurcissaient le ciel orageux. La palette de couleurs qui s'étalait devant moi était morne et sans vie, y compris les habits, une sorte d'uniforme kaki, gris sombre que tout le monde portait.

Seules des tâches de rouge contrastaient dans le décor uniforme.

Je perçus un mouvement et levai la tête. Un étendard claqua sous l'assaut du vent, un drapeau rouge sang. Un symbole sur l'angle supérieur gauche que je reconnus pour l'avoir appris à l'école. Celui du marteau et de la faucille croisés surmonté d'une étoile, le tout de couleur or. Le drapeau de la Russie bien avant l'éclatement de cet empire.

— Toi, là !

Je me retournai sous l'appel et un homme me tendit une arme que je saisis d'une main tremblante. Je n'avais jamais tenu un fusil de toute ma vie et pourtant je le maniais comme si cela avait été le cas. Je glissai rapidement les balles dans la poche de mon manteau et suivis le mouvement de la foule.

Une bombe éclata, non loin de là. Je sursautai avant de paniquer, car j'en avais ressenti les effets sous mes pieds. Je suivis les autres qui s'engagèrent dans un creuset au milieu des ruines sans pouvoir m'y contraindre en glissant sur un sol boueux et accidenté. Plusieurs personnes autour de moi tombèrent sous les tirs d'un adversaire que je ne discernais pas.

Nous, les survivants finîmes par atteindre un mur, de ce qui fut un bâtiment autrefois. Ce maigre rempart pas assez grand pour nous tous nous servait de protection face aux salves ennemies. Acculés là, certains tentèrent de rebrousser chemin. Je les vis partir et se faire descendre, non par ceux vers lesquels nous nous dirigeons, mais par ceux que nous venions de quitter, soit notre propre camp.

« *Comment peut-on abattre ses propres soldats ? C'est insensé* »

Je me mouvais à nouveau alors que je ne rêvais que de trouver un trou dans lequel me cacher avant de me réveiller. Durant plusieurs minutes qui me parurent interminables, je me déplaçais en trouvant refuge derrière des gravats dès que cela m'était possible. Ce qui était effrayant était que je suivais en simple spectatrice sans aucun contrôle, tout en percevant ce qui se passait.

Les sons de détonations, d'explosions, de hurlements et de véhicules motorisés étaient assourdissants. Sans compter les odeurs. Je pouvais sentir le bois et le métal du fusil entre mes doigts ou le froid pénétrant me faisant frissonner.

Soudain, mon corps se jeta ou chuta au sol. Je me retrouvais derrière un petit parapet et roulais sur le dos avec bon nombre d'autres individus qui tiraient sur ce que je présumais être nos adversaires de l'autre côté du mur. Ma main droite chercha frénétiquement dans ma poche et sortit le lot de cinq balles que l'on m'avait confié. Je mis le chargeur dans ma bouche et discernai le goût métallique de balles entre mes dents. Sans savoir comment faire, je fis jouer une manette du fusil entre mes mains et glissai le chargeur dans celui-ci,

j'espérais à l'endroit prévu à cet effet.

Je me retournai sur le ventre et pointai mon arme sur une troupe d'hommes se déplaçant lentement, semblant sur le qui-vive autour d'un véhicule que je reconnus, après une seconde de stupéfaction, pour être un char.

Le groupe se frayait difficilement un chemin vers notre position au milieu des gravats et des ruines de ce qui avait dû être une très grande ville. Ma vision suivit la ligne du canon de mon arme, ma respiration se bloqua et le coup retentit se répercutant dans mon bras avant de se prolonger à tout mon corps. L'homme que je visais une seconde plus tôt tomba. Je fis jouer la manette de mon arme et un second reçut un projectile à l'épaule gauche.

« *Mon dieu, je suis en train de tuer des gens, je tue ces pauvres gens* », me lamentais-je.

Une agitation s'empara des individus à mes côtés. Mon regard se porta frénétiquement tout autour de moi. J'aperçus comme les autres le char stopper et son long canon tourner doucement vers nous avec un bruit de rouage mécanique.

Je rampai sur le sol et me relevai dès que je le pus derrière un mur.

Une douleur fulgurante éclata dans ma cuisse gauche et me fit perdre l'équilibre. Je chutai lourdement sur le dos. Mes bras se levèrent et se croisèrent devant mon visage alors que je ne souhaitai que de me saisir de ma jambe afin de stopper, d'endiguer la souffrance qui irradiait de ma cuisse.

Mais ce geste me permit de me protéger quand je sentis des pierres s'écrouler sur moi, me percutant violemment, apportant de nouvelles douleurs. Ma vision s'éclaircit et j'aperçus au-dessus de ma tête, un trou béant dans le mur derrière lequel j'étais tombée. Les sons me parvinrent comme étouffés. J'en vins à me demander si cela ne valait pas mieux ainsi, m'empêchant d'entendre tout cela.

Je me mis à ramper à nouveau, sur les cadavres des morts, mes mains s'enfonçant dans les corps mous de ceux qui venaient de mourir et certains beaucoup plus durs en raison de la rigidité cadavérique. Je me raisonnais sur le fait que tout cela ne pouvait être réel en sachant, malgré tout, que dans aucun de mes rêves je n'aurais pu imaginer autant de violence, de mort. Sans compter le fait que les blessures que je ressentais et qui inondaient ma personne étaient plus que réalistes.

Je m'arrêtai soudainement. Un homme se trouvait devant moi et me fixa du bout de sa carabine. Il s'avéra différent de ceux que j'avais vus jusqu'à présent. Il portait un casque noir et son uniforme était comme ceux des autres sur lesquels j'avais tiré pour les avoir eus dans mon objectif quelques instants plus tôt.

Je pus sentir mes mains s'activer avec lenteur afin de faire glisser mon arme le long de mon corps.

Une lueur de surprise passa dans le regard de l'autre qui baissa lentement son arme et s'accroupit à moins de trois mètres devant moi.

— *Ich tue dir nicht Unrecht*, murmura l'homme.

Je déduisis que cela devait être de l'allemand, mais n'en compris pas pour autant la signification.

J'en vins à m'interroger sur la raison du comportement de cet individu. Il était visiblement un de mes ennemis dans ce cauchemar insensé, et pourtant il n'attendait pas à ma vie. Au moins, cela aurait eut le mérite de mettre fin à toute cette histoire. J'avais enfin réussi à bloquer mon arme au niveau de ma poitrine.

— *Que me voulez-vous ?* dis-je.

C'était la première fois que je parlais et cela n'était définitivement pas moi. Je m'étais exprimé avec une voix masculine et qui plus est dans une autre langue que la mienne. Malgré la sensation que ce langage me paraissait étrange à mes oreilles, j'en saisis

néanmoins le sens.

— Freund, dit-il d'une voix douce, en mettant la paume de sa main libre en avant dans un geste conciliant.

Je ne bougeais pas, les souffrances lancinantes de mes blessures, continuaient à pulser au rythme des battements de mon coeur. L'ennemi releva subitement son regard et braqua de nouveau son fusil, non sur moi, mais sur une cible se trouvant derrière moi. Il n'eut malheureusement pas le temps d'éviter une balle qui l'atteint à l'épaule. L'homme s'effondra.

Allongé là, il tourna son visage et fixa son regard sur le mien, un filet de sang s'écoulant de sa bouche. Celui qui avait tiré s'approcha de lui et le braqua de sa carabine en lui crachant dessus avant de l'achever. Je sentis mon corps se détendre. Les odeurs et les bruits de la guerre n'avaient pas cessés pour autant. Je me sentis malgré tout soulagée par la venue d'une personne qui visiblement était de mon camp. Même si je ne comprenais pas pourquoi l'un de nos adversaires ne m'avait pas tuée.

— Ça va camarade ? me demanda le nouveau venu qui surplombait le corps sans vie de l'ennemi.

Je levai mon visage vers lui et son expression changea. Ses traits, un instant plus tôt détendus et satisfaits, se déformèrent sous un masque de haine que je n'avais jamais vu. J'aperçus lentement le canon du fusil se retourner et se diriger vers une autre cible : moi.

3

Le temps se suspendit.

Mon regard se fixa sur le canon de l'arme sans pour autant réussir à distinguer le projectile qui fusa et qui finit sa course en moi, dans une explosion de douleur violente, mais brève, avant de me sentir sombrer dans le néant.

Je m'éveillai brutalement dans mon lit, incapable de respirer, le cœur frappant à grand coups dans ma poitrine, mon corps et mes émotions en émoi. Je portai fébrilement mes mains à ma poitrine, l'endroit où la balle avait pénétré et constatai avec soulagement que la peau était intacte. Une lumière bienfaisante baigna ma chambre, m'apportant un peu de réconfort lorsque j'allumai la lampe de chevet. Tout semblait calme et paisible, tout sauf moi. Je ne pouvais m'empêcher de trembler violemment en réaction à cet effrayant cauchemar que je venais de faire. J'enroulai mes bras autour de mon buste dans l'espoir de reprendre le contrôle. Il me fallut plusieurs minutes pour retrouver un semblant de calme. Mon corps était recouvert d'une fine pellicule de transpiration.

Je me levai et pénétrai dans ma salle de bain. J'ouvris le robinet et m'aspergeai abondamment le visage. Ce cauchemar avait été d'une extrême violence à tel point que je ressentais encore la souffrance des blessures que j'avais reçues. L'esprit en déroute, je relevai mon visage et vis mon reflet dans le miroir : des yeux hagards, les traits tirés sous le coup d'une grande souffrance. Je m'obligeais au calme en me disant que cela n'avait été qu'un rêve et non la réalité en me saisissant d'une serviette éponge afin de m'essuyer le visage.

Mon réveil sonna. Je me précipitai dans la chambre afin de l'éteindre. La veille, j'avais décidé de me lever tôt, pour pouvoir voir mon père avant son départ. Je m'activais et pris une douche et rangeais ma chambre et mon sac. Une fois prête, je descendis en espérant que mon père était encore présent. Je le retrouvai dans la cuisine bien trop grande pour notre famille. Il est vrai que nous habitons une grande maison bourgeoise, ma mère ayant des goûts luxueux. Il était attablé en train de lire le journal en sirotant un café.

— Bonjour Pa, murmurai-je.

Il leva les yeux, surpris à mon arrivée.

— Lily, nous sommes dimanche, sais-tu ? observa mon père.

— Je sais, mais cela en vaut la peine si je peux partager un petit moment en ta compagnie, remarquai-je en l'embrassant sur la joue qui sentait l'après-rasage mentholé.

Je me servis un verre de lait et pris place face à mon père.

— Quelque chose ne va pas ? remarqua-t-il.

— Hein ? Oh, non rien. J'ai juste fait un cauchemar, marmonnai-je en réalisant que je n'avais pas su cacher mes états d'âme à mon père que je ne voulais pas inquiéter outre mesure.

— Quoi ? Tu as revécu ton bal de promo ? me taquina-t-il.

— Ne me parle plus jamais de ce moment horrible où maman m'a obligé à mettre une robe bouffante rose bonbon, grondais-je mi-amusée, mi-horrifiée.

Mon père avait le don de me faire retrouver ma bonne humeur. Nous passâmes la demi-heure suivante à rire et à discuter ce qui chassa pour un temps le souvenir de la nuit que je

venais de passer. Ce moment rare de partage avec mon père fut stoppé quand ma mère pénétra à son tour dans la pièce. Je lui annonçai que j'accompagnerai mon père à Toronto avant qu'il ne se rende à l'aéroport. Elle se montra récalcitrante, prétextant qu'elle avait dit à sa meilleure amie que je participerais avec elle pour le dîner de Thanksgiving prévu le lendemain. Cependant, elle changea d'avis quand je prétextai que j'avais été invitée à participer à une fête étudiante. Elle me donna des conseils sur la tenue vestimentaire que je devrais porter et me sermonna sur mon comportement introverti.

Une heure plus tard, nous étions dans le train en direction de la ville. Comme toujours, mon père me faisait partager ces moments de découverte et ses anecdotes lors de ces escales à travers le monde entier. Je prenais plaisir à l'écouter me conter ces histoires fabuleuses. Le temps fila aussi rapidement que le paysage défilant par la baie vitrée.

— Et toi ? Comment se passe ta vie en ville ?

— Très bien.

— Lily, tu peux cacher la vérité aux autres, mais pas à ton vieux père, soupira celui-ci en me relevant le visage d'un doigt.

Je posai ma tête sur son épaule en m'imprégnant de son odeur qui avait le don de me reconforter. En effet, je pouvais mentir aux autres sauf à l'unique personne qui ne me comprendrait jamais tu veux plutôt dire qui me comprenait toujours ?

— Je ne me sens pas à ma place, c'est tout, murmurai-je.

— Cela n'est pas nouveau ma douce. Aussi loin que je ne m'en souviens, tu as toujours semblé à part, du reste de tes camarades. As-tu au moins des amis ?

— Oui. Depuis la rentrée, j'ai sympathisé avec une fille de l'université. Je devrais te la présenter, Pa, elle est très... exubérante, souris-je en repensant à Alexa.

— Voilà qui est nouveau. Exubérante dis-tu ? demanda, surpris, mon père.

— Oui. Elle m'a demandé mon aide, pour les cours d'histoire et de fil en aiguille, nous sommes devenues amies, lui expliquai-je.

— C'est une excellente nouvelle, ma Lily.

Je savais que mon père n'était pas un homme heureux conséquence de l'échec du mariage de mes parents. Mes parents cohabitaient dans cette maison cossue du quartier bourgeois de Kingston. Mon père adorait voler, c'était sa grande passion depuis plusieurs années alors que sa relation de couple s'était dégradée. Il s'y consacrait entièrement. Quant à ma mère, elle ne vivait que pour maintenir l'illusion d'une vie parfaite face au monde dans lequel mon père et moi n'étions que des pions sur le grand échiquier que dirigeait ma mère d'une main de maître.

Je dis au revoir à mon père qui prit un autre train pour se rendre à l'aéroport. Seule pour le reste du trajet, je le passais à écouter sur mon MP3 mes musiques préférées.

J'arrivai enfin en ville dont je pouvais apercevoir la tour CN, pointant fièrement vers le ciel. Je me rendis directement à ma résidence universitaire afin de déposer mon sac et partis me balader pour profiter du climat doux avant les rigueurs de l'hiver.

J'appréciais profiter de la quiétude des dimanches en ville loin de la frénésie des autres jours de la semaine. Les gens se donnaient rendez-vous dans des restaurants pour bruncher ou flâner dans l'un des multiples parcs de la ville. Il était aussi possible de faire de longues balades près du rivage du lac Ontario sur lequel veillait la haute tour de la CN telle une aiguille pointant vers le ciel, offrant une direction de n'importe quelle partie de la ville. Je pris place sous un arbre à Queen's park, un livre à la main en ce début d'après-midi. Ma quiétude fut interrompue quand mon portable vibra.

— Allô ?

— C'est moi. Alors tu as pu fuir ta cerbère de mère, lança Alexa.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je te vois, nouille ! rigola-t-elle.

Je me redressai en regardant tout autour de moi et la vis à quelques mètres qui avançait à grandes enjambées vers moi. Je raccrochai.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? me réprimanda mon amie.

— Je voulais éviter que tu me traites de lâche. Mais il faut croire que c'est déjà fait.

Alexa vint s'asseoir à côté de moi sur l'herbe en me bousculant gentiment pour se faire une place. Je la laissai faire en rangeant mon portable dans mon sac.

— Alors quoi de neuf chez les friqués ? demanda mon amie, les yeux fermés.

J'étais issue d'un milieu favorisé ce qui n'était pas le cas de mon amie, venant d'un foyer social, mais ayant reçu une bourse pour son niveau scolaire. Il est vrai que son look rebelle cachait bien le fait qu'elle était l'une des meilleures étudiantes de l'Université.

— Comme d'hab, rien ne change dans ce milieu.

— J'imagine que passer son anniversaire avec des quadragénaires n'est pas l'idéal.

— Comment as-tu deviné ?

Alexa s'agita et changea de position pour se mettre devant moi, les jambes croisées.

— Que dirais-tu si nous sortions ce soir pour fêter ton anniv comme il se doit ? Je t'interdis de me répondre non en me débitant comme excuse que demain nous avons cours, car ce n'est pas le cas ! dit-elle en constatant sûrement que j'étais sur le point de répliquer.

Elle se leva et se planta ensuite devant moi, les mains croisées sur sa poitrine, cachant par la même un décolleté un peu trop profond.

— OK, OK, juste un verre alors ! cédaï-je en me disant que cela serait probablement bénéfique pour moi de sortir un peu après le surplus de travail que je m'étais imposée depuis la rentrée.

Je rentrai donc dans la chambre pour prendre une bonne douche et revêtir une tenue plus adaptée autrement dit un de mes jeans passe-partout et un chemisier de soie noir pour me fondre dans le paysage urbain. Je relevai mes cheveux en une couette et rabattis ma longue franche, fort heureusement à la mode, sur mon visage. J'étais fin prête quand on toqua à la porte. Alex entra avant même que je n'aie pu lui donner la permission d'entrer. Comme à son habitude, Alexa portait une tenue mettant en valeur sa fine silhouette et la blondeur de sa chevelure.

— Impossible que tu sois prête, tu ne portes même pas de maquillage, dit-elle en tapant un texto sur son portable en même temps.

— Tu sais que je n'aime pas cela, soupirai-je.

— Je ne te dis pas »le grand ravalement de façade", mais un peu de blush et du gloss ne serait vraiment pas du luxe, lâcha-t-elle en posant une main sur sa hanche droite.

— Ilyana, égaye un peu ta vie, ma douce.

Après quelques minutes, durant lesquelles ma meilleure amie m'apposa un léger maquillage, nous quittâmes le quartier de l'université pour l'un des nombreux pubs que compte cette ville. J'aurais dû me douter que nous ne serions pas seules quand nous rejoignîmes une dizaine de jeunes étudiants en cours avec Alexa au fond de la salle. Celle-ci navigua de l'un à l'autre possédant le contact facile qui m'arrivait de lui envier. Je restais là, assise en observant les autres s'amuser, se détendre, le nez plongé dans mon verre de coca zéro. Je n'étais pas asociale, j'appréciais cette ambiance décontractée, loin des rigueurs du monde dans lequel j'ai grandi. Je n'arrivais tout simplement pas à me détendre suffisamment pour me laisser aller ayant peur de dire une bêtise ou d'agir gauchement. Les heures filèrent avant que le groupe ne propose d'aller danser dans un club à la mode. Entraînée par leur bonne humeur, je les accompagnais en me disant que je pouvais toujours

les raisonner afin qu'ils rentrent sains et saufs étant donné le fait qu'une grande majorité d'entre eux buvaient plus que de raison. Je venais d'avoir vingt-et-un ans, autrement dit j'étais autorisée à boire de l'alcool légalement. Pourtant, je n'appréciais pas de perdre le contrôle sur moi-même.

Après une bonne vingtaine de minutes de marche qui a permis de dessoûler une bonne partie du groupe dans cet air vivifiant, nous arrivâmes devant le club en question. J'avais vu bon nombre de flyers sur le campus, vantant les mérites de cet endroit branché. Je ne me doutais pas qu'une grande majorité des étudiants restés sur le campus durant ce long week-end serait présent. Sans compter le fait que celui-ci se trouvait à proximité de l'université, près du front de mer.

— Tu verras, il passe de la bonne musique ici, me dit Alexa en me donnant un léger coup de coude alors que nous patientions devant l'entrée.

— Je suis simplement heureuse d'avoir pensé à prendre une veste, on se les gèle. Franchement, je ne sais pas comment tu fais pour supporter ce froid avec tes jambes nues?

— À quoi sert l'alcool selon toi ? Ricana-t-elle.

Enfin, nous pûmes accéder aux vestiaires et entrer dans ce lieu sombre, seulement éclairé par des faisceaux de lumières colorées permettant de voir une salle bondée se déhanchant sur des sons électroniques mélangés à des musiques actuelles. Alexa me prit par la main et m'entraîna à sa suite, se frayant un chemin dans la foule pour accéder à un escalier. Fort heureusement, celui-ci nous permit de monter à l'étage beaucoup moins fréquenté. Alexa convainquit un des gros bras gardant l'entrée du lieu de nous laisser passer et nous pûmes prendre place sur un des sofas, nous permettant d'avoir une vue plongeante sur la marée humaine en contrebas.

— Enfin arrivée, souffla mon amie en récupérant un des cartons sur la table entre nous pour se ventiler.

— Ilyana, peux-tu te pousser un peu ? me demanda Emma en prenant place à mes côtés.

— Bien sûr, répondis-je en prenant place à l'extrémité de la banquette rouge en me retrouvant accolée à la balustrade en fer forgé.

Mes amies discutèrent quelques instants pour passer commande de plusieurs bouteilles d'alcool.

— Ilyana, un soda, je présume ? demanda gentiment James.

Je hochai la tête à cet homme dont j'avais appris par Alexa qu'il s'intéressait à moi. Il est vrai que l'on me disait séduisante bien que j'avais du mal à croire qu'une fille aussi fluette que moi pût plaire. Mes compagnons, Alexa en tête, finirent par rejoindre la piste de danse en contrebas. Je les observais depuis un bon moment quand mon attention fut attirée par un homme qui semblait me regarder. Je jetai un coup d'œil derrière moi, croyant que celui-ci regardait quelqu'un autre, mais il n'y avait personne. Le temps que je regarde à nouveau parmi la foule en contrebas pour voir s'il m'observait encore, celui-ci était parti. Je soulevai négligemment les épaules en me disant que je m'étais sûrement trompée. De plus, la fatigue commençait à se faire sentir étant donné le fait que j'avais très mal dormi la nuit précédente, à cause de ce rêve plus que perturbant que j'avais eu.

Malheureusement, je dus combattre le sommeil durant plusieurs heures encore, ne voulant pas partir avant les autres. Nous finîmes par quitter la boîte vers les trois heures du matin pour rentrer. Après avoir pris une bonne douche, je finis enfin par m'assoupir sur mon lit, morte de fatigue.

Je m'éveillai avec des courbatures dans tout le corps en me demandant si cela était dû à ma sortie de la veille sans vraiment y croire jusqu'à ce que j'ouvre les yeux et prenne conscience de l'endroit où j'étais.